

CONCLUSION

P. BEC

Pour conclure ce colloque sur l'image et la survivance du Moyen Age occitan dans la littérature moderne, je voudrais essayer de dégager sommairement quelques pistes de recherche ou, plus exactement, de redonner, le cas échéant, une dimension occitane au comparatisme littéraire qui est ici au centre de nos préoccupations. J'ai montré dans mon exposé liminaire comment l'image du troubadour, pour déformée qu'elle fût, et peut-être même parce qu'elle était devenue beaucoup plus un mythe poétique ou mondain qu'une donnée culturelle de l'histoire, s'était maintenue, contre vents et marées, en dépit des distorsions et des contresens, depuis la fin du Moyen Age jusqu'aux manifestations simultanées d'un Romantisme qui la magnifiait et d'une critique enfin devenue objective. C'est en effet, curieusement, dans cette première moitié, voire ce premier tiers du XIX^e siècle, que toute l'imagerie moyenâgeuse véhiculée par un Hugo, un de Vigny, un Uhland ou un Heine, servira de motivation à la recherche historico-littéraire et à l'analyse rigoureuse.

Il y aurait tout d'abord un gros ouvrage à écrire, moderne dans ses méthodes et dans son esprit, qui porterait le titre même de ce colloque. Il impliquerait bien sûr un sens esthétique très clair, une immense érudition, une absence de postulats socio-culturels, et une connaissance précise de la littérature occitane et de sa complexe périodisation. Et cette première synthèse, difficile et obligatoirement incomplète, pourrait servir à son tour de stimulant à des recherches plus ponctuelles. Certes, la démarche inverse serait sans doute plus scientifique mais, étant donné l'inertie culturelle et l'apriorisme actuels

face aux réalités occitanes, cet ouvrage de pionnier aurait comme incontestable mérite de tenter une première approche et d'offrir aux futurs chercheurs une référence méthodologique.

Ce que je voudrais maintenant tenter, c'est de dégager très imparfaitement un certain nombre de grands thèmes diachroniques qui consacraient en quelque sorte une ouverture du champ comparatiste en y intégrant la dimension occitane : soit dans le cadre de ce qu'on pourrait appeler un comparatisme « intérieur », en prenant pour référence l'hexagone, soit dans celui d'un comparatisme « extérieur » (ce qui était le cas au Moyen Age), c'est-à-dire qui tienne compte de la littérature occitane en soi, dans ses rapports avec les autres littératures, en toute indépendance du phénomène socio-culturel « français ». L'exemple le plus significatif dans ce sens serait sans doute celui du poète pétrarquisant aixois Bellaud de La Bellaudière (1543-1588), ami de Malherbe et dont le pétrarquisme, même s'il le doit en partie aux poètes français, a pu recevoir directement, lié qu'il était à la contiguïté géographique, les influences italiennes.

Pour ce qui est du comparatisme « intérieur », comment envisager une histoire du sonnet en France sans tenir compte par exemple — ce qui est malheureusement toujours le cas — de poètes occitans comme le Gascon Bertrand Larade (1581 — ?) qui, parmi ses quatre recueils de vers, nous offre une *Margalida gascoa* où il imite, parfois servilement mais souvent avec originalité, Desportes et surtout Ronsard ? Comment oublier entre autres choses un de ses très beaux sonnets érotiques où il dépasse et Ronsard et Bembo ?

Si jo podè, volerí ricaments
en gotas d'òr, au lèit de Margalida
càser la nueit, au punt qu'ei adromida
per non gausar describir mos torments...

Comment ne pas faire mention aussi dans cette même optique d'un des trois sonnets béarnais de Jacob de Gassion (1578-1645) où il reprend à son avantage, après Baïf et Bembo, la comparaison de l'amoureux au chevreuil blessé :

Quan lo primtemps en rauba pingorlada
a hèit passar l'escosor deus grans hreds,
lo cabiròu, per bonds e garimbets
sauteriqueja au mieitan de la prada...

Le nom aussi du Gascon André du Pré qui, dans son œuvre trilingue des *Feuilles sybillines* nous laisse, à côté de poésies latines et françaises, deux chansons et surtout seize sonnets pétrarquaisants en gascon dont certains mériteraient de prendre une place très honorable dans les anthologies. J'en passe, bien sûr...

Si nous abordons maintenant l'histoire de la poésie baroque, française et européenne, comment ne pas sentir comme une impardonnable lacune l'ignorance totale du baroque occitan des XVI^e et XVII^e siècles ? Je n'ai pas le loisir d'en parler ici et je renvoie le curieux à l'éloquente *Anthologie des*

baroques occitans, de Robert Lafont, parue aux éditions Aubanel, en 1974. Un nom néanmoins doit être prononcé, celui du poète toulousain Pierre Goudouli (1580-1649), qui est sans doute l'un des plus grands poètes baroques de la littérature universelle.

Dans l'histoire de la pastorale enfin, comment ignorer, faisant suite aux pastorales dramatiques du Portugais Gil Vicente et aux *canciones* de l'Espagnol Garcilaso de La Vega, comment ignorer le grand poète gascon Pey de Garros, dont les huit églogues datent de 1567, soit huit ans après la *Diana* de Montemayor et cinq ans avant l'*Aminta* du Tasse ? Comment ne pas dire aussi, dans le cadre de ce comparatisme « intérieur » dont nous parlons, qu'un des plus prestigieux poètes bibliques français, Salluste du Bartas, est aussi un poète occitan à qui nous devons, à côté d'un sonnet amoureux, un très beau *Dialogues des Nymphes* où il fait dialoguer sous une forme dramatique, une nymphe latine, une nymphe française et une nymphe gasconne. Cette pièce fut écrite en 1578 pour accueillir Catherine de Médicis et Marguerite de Valois lors de leur entrée à Nérac. La nymphe gasconne a évidemment la prééminence parce que le gascon est la langue de l'endroit et Marguerite, qui est devenue gasconne, doit l'admettre :

Jo som Nimfa gascoa, era es ara gascoa,
son marit es gascon, e sos subjècts gascons.

Cette insertion de la dimension occitane dans le comparatisme littéraire français et européen me paraît donc désormais inéluctable, car elle est patente dans tous les aspects de l'écriture : religieuse, amoureuse, politique, satirique, bucolique, en vers et en prose. Il n'est pas jusqu'au domaine de la science fiction et de la littérature fantastique — l'un des thèmes fondamentaux de ce colloque polycéphale — qui ne doive désormais tenir compte de l'inflexion occitane. Je veux parler ici de l'œuvre du grand romancier occitan Jean Boudou (1921-1975), qui vient malheureusement de nous quitter.

Ce rapide tableau, et ces premiers linéaments de pistes de recherches apparaîtront sans doute, malgré leurs limites et peut-être à cause de leurs limites, comme un plaidoyer. Ils le sont sans doute, mais d'une cause que nous essayons de ne pas croire perdue et dont il est facile de prouver qu'elle ne l'est pas. En secouant un peu une ignorance et une suffisance traditionnelles en France dès qu'il s'agit de cultures qui échappent — mais dans quelle mesure ? — à la culture dominante. En secouant surtout l'inertie de certaines structures mentales dues à une pédagogie séculairement et singulièrement monolithique. Par un étrange paradoxe, les occitanisants ne sont-ils pas à la fois rejetés par les « francistes », parce que leur intérêt ne porte pas sur la littérature dite « française », et par les spécialistes de civilisations étrangères parce que la culture occitane, à leurs yeux, fait partie intégrante de l'ensemble du « patrimoine français ». Il y a là une contradiction captieuse qui en dit long, pensons-nous, sur la vision de la culture en France. Et l'on en arrive à cette conclusion cocasse que le « franciste » peut à la limite se passer d'être comparatiste (ce qui n'est pas un compliment), alors que l'occitanisant, lui, ne saurait se passer de l'être. C'est sans doute pour cette raison que nous nous

sentons si parfaitement à l'aise dans les structures d'accueil de ce *Colloque*, dont le succès me semble encourageant et riche, aussi bien pour vous que pour nous, de perspectives d'avenir. J'en remercie très sincèrement, en mon nom personnel et au nom de tous les occitanisants, les organisateurs et les participants.

Pierre BEC
Poitiers